

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 4 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Je ne me suis pas trompé en vous disant lundi que la maison de la rue Vaugelas devait être déjà surveillée par la police. Pourtant, on soupçonnait seulement la dame Paumelle, qui l'habite, de prêter la main à certaines intrigues malhonnêtes. La police attendait pour agir qu'un fait grave fût révélé. C'est à vous, mon cher Sarrue, qu'elle doit d'être complètement éclairée aujourd'hui. En somme, c'est un grand service que vous nous avez rendu.

« Depuis hier, des agents sont postés dans la rue Vaugelas avec ordre d'avoir constamment les yeux sur la maison. Nul ne pourra y entrer ni en sortir sans être vu. Jeudi soir les agents y prendront comme dans une souricière la dame Paumelle, M. Hector et la fausse amie de votre protégée.

« Il est convenu que les agents laisseront entrer les jeunes filles dans la maison, car il faut qu'il soit bien constaté que mademoiselle Georgette a été attirée dans un piège. Un agent pénétrera dans le jardin ; il écouterà et se rendra compte, autant que possible, de ce qui se passera pendant le dîner qui doit être offert aux deux jeunes filles. Il est essentiel de savoir s'il sera fait usage du narcotique. Pour juger des criminels, il faut que leur culpabilité soit parfaitement prouvée.

« Enfin, lorsque l'agent, placé en observation dans le jardin jugera que tel moment d'intervenir est venu, un signal avertira ses camarades, et tous ensemble se précipiteront dans la maison pour mettre la main sur les complices. »

—C'est très bien, dit Sarrue ; mais que fera-t-on de Georgette ?

—Rien n'est encore décidé ; je m'entendrai à ce sujet avec mon collègue. Le plus simple, je crois, sera de la reconduire chez elle.

—Ne pensez-vous pas que je ferais bien de me trouver demain soir, rue Vaugelas avec les agents ?

Le commissaire parut réfléchir un instant. —Non, répondit-il, vous ne devez pas être là. Vous resterez tranquillement chez vous. Mais vendredi matin, à huit heures, je vous attendrai ; non pas ici, mais à mon domicile, rue Rambuteau.

—A huit heures ?

—Oui. Je vous présenterai à ma femme ; je lui ai parlé de vous et elle m'a témoigné le désir de vous connaître.

Si Jacques Sarrue eût été profond observateur, il aurait vu que le sourire du commissaire de police était mystérieux, il aurait compris qu'il avait une pensée, une idée qu'il lui cachait.

XXII

Bien qu'il fût tout à fait rassuré au sujet de

Georgette, Jacques Sarrue devint très agité, le jeudi soir, lorsque la nuit arriva. Vingt fois il fut sur le point de s'élançer hors de sa chambre pour courir à Vaugirard afin d'être témoin de ce qui allait se passer rue Vaugelas. Mais il eut la force de résister à la tentation. D'ailleurs il n'oubliait pas que son ami lui avait recommandé de rester chez lui.

Il était plus de minuit lorsqu'il se mit au lit : cependant il ne put fermer les yeux. Il avait eu souvent des insomnies, mais jamais aucune nuit ne lui avait paru aussi longue. Il se leva dès qu'il s'aperçut que l'aube blanchissait l'horizon. Il était loin encore de l'heure de son rendez-vous, pourtant il s'habilla très vite. Il lui semblait que l'air manquait dans sa chambre, qu'il étouffait, il lui tardait de sentir sous ses pieds le pavé des rues, le bitume des trottoirs.

Les balayeurs n'avaient pas encore achevé leur travail, qu'il était déjà au milieu de la ville. Pendant plus de deux heures, il marcha à travers les rues comprises entre les boulevards et la rue Ram-

—Monsieur Sarrue.

—Ah ! le voilà, dit la voix du commissaire de police, je savais bien qu'il ne se ferait pas attendre.

Sarrue entra dans la chambre et s'inclina respectueusement devant la femme de son ami.

—Soyez le bienvenu, monsieur, lui dit-elle ; je suis heureuse de faire connaissance avec un des anciens amis de mon mari.

—Vous êtes trop bonne, madame, je vous remercie, je suis flatté... balbutia le poète, confus de l'accueil gracieux qu'on lui faisait.

—Je vous laisse un instant, dit la jeune femme. Et elle sortit après avoir échangé un regard avec son mari.

—Ma femme sait ce qui vous amène ici ce matin, dit le commissaire à Sarrue ; pensant ne pas être indiscret, je lui ai raconté votre histoire, qui l'a vivement émue ; je dois vous dire aussi que, s'intéressant à mademoiselle Georgette et à vous, elle m'a donné d'excellents conseils.

—Savez-vous déjà quelque chose ?

—Certainement.

—Eh bien ?

—Tout s'est passé comme nous l'avions prévu.

—Ah !

—Les agents ont pénétré dans la maison au moment où, après avoir pris le narcotique, mademoiselle Georgette venait de s'endormir.

—Les misérables ! murmura sourdement Sarrue.

—Malheureusement, reprit le commissaire, l'un des complices, le plus coupable, a eu le temps de prendre la fuite ; les agents ont laissé échapper M. Hector.

—Qu'importe, répliqua vivement Sarrue, ils ont sauvé Georgette !

—Cela vous suffit, à vous, dit le commissaire, mais la justice est plus exigeante, il lui manque un coupable, qu'elle ne retrouvera peut-être pas.

—Mon cher ami, je crois que nul ne peut se soustraire au châtement qu'il mérite ; un peu plus tôt, un peu plus tard, cet homme aura à rendre compte de ses infamies. Mais je vous assure que je ne pense guère en ce moment à la punition des coupables. Georgette a été sauvée, grâce à vous, mon ami. Je n'ai rien à demander de plus. Ah ! vous ne pouvez savoir ce qui se passe en moi. J'éprouve une ivresse étrange ; c'est la joie la plus grande, la plus pure qui inonde mon cœur. Maintenant, apprenez-moi ce qu'on a fait de Georgette ; si vous savez où elle est, je vous en prie, dites-le moi.

—Vous tenez donc bien à la revoir ?

—Si j'y tiens ! Mais elle n'a plus que moi au monde, la chère petite, et puis, je vous l'ai dit, elle est ma sœur, ma fille !... Je veux lui consacrer ma vie ; si pour la rendre heureuse, il fallait donner mon sang, je le verserais moi-même avec joie et jusqu'à la dernière goutte.

A ce moment, la femme du commissaire rentra dans la chambre et fit un signe à son mari.

Alors celui-ci prit la main du poète et lui dit :

—Mon cher Sarrue, ma femme vous a ménagé une petite surprise.

—Une surprise ! fit-il en les regardant tous deux avec une sorte d'effarement.

—Une surprise agréable, je crois, reprit le commissaire en riant.

La jeune femme, qui riait aussi, traversa la chambre et ouvrit une porte latérale.

—Monsieur, dit-elle en se tournant vers Sarrue



Il vit une femme assise dans un fauteuil, sa figure cachée dans ses mains.—Page 78, col. 1.

buteau. Il ne manquait pas de regarder l'heure au cadran de l'horloge de chaque monument devant lequel il passait.

A huit heures moins cinq minutes, il entra dans la maison où demeurerait son ami le commissaire de police.

—Au deuxième, la porte en face, lui dit la concierge.

Il monta rapidement l'escalier et sonna à la porte indiquée. Une jeune servante vint lui ouvrir.

—Vous êtes sans doute monsieur Sarrue ? lui dit-elle en le regardant avec curiosité et un sourire singulier sur les lèvres.

—Oui, c'est moi, répondit-il.

—Alors, venez, monsieur, on vous attend.

Elle lui fit traverser une antichambre, un salon, puis elle ouvrit une troisième porte et annonça :